

Je suppose qu'après l'excellent et sympathique film de Milos Forman sur Goya, vous avez regardé Quai des Belges consacré à Christian de Duve.

J'ai aimé dès le début la sincérité du chercheur : « Je ne me suis pas consacré tant d'années à la recherche pour obtenir des honneurs, la célébrité, la richesse ni pour résoudre la misère du monde, mais pour comprendre ». A quelques mots près, c'est qu'il a dit. Cela rejoint l'objectivité d'une de ses conclusions dans « Génétique du péché originel » : le mal c'est la surpopulation (je condense de façon elliptique). En recherche comme en littérature, il n'y a pas lieu de se préoccuper de faire le bien ou le mal, d'apporter un divertissement, une consolation au lecteur ou d'améliorer les conditions de vie (ou de mort) du genre humain, il importe seulement d'aller jusqu'au bout de son expérience. Les chemins de l'enfer étant pavés de bonnes intentions, une recherche ou une littérature orientée vers le bien ou la morale n'aboutit à rien. J'oserais même écrire qu'une littérature ou une recherche orientée vers le mal pourrait, à la limite, ne pas être plus nocive. Personne ne peut dire si d'une passion créatrice, sortira un bien ou un mal. L'objectivité frôle le cynisme. Mais il semble évident que ce dernier ne domine pas la personnalité du prix Nobel de Médecine. Il convient d'ailleurs de resituer l'obsession de comprendre dans la perspective de la médecine, la devise de Christian de Duve étant: « Comprendre, pour mieux guérir ».

A la fin de l'émission, on interviewe deux chercheurs de l'institut éponyme. Ce que dit l'un des deux stigmatise involontairement un problème de surpopulation des chercheurs. De Duve faisait encore partie d'une génération dont s'élevaient des voix de ténors, maintenant c'est une cacophonie mondiale dans laquelle les voix intéressantes sont étouffées par les bêlements, tout comme en littérature. En la transposant dans le domaine littéraire, je déforme évidemment ici de façon très négative la pensée du post-doctorant. Il discerne dans ce concert scientifique des nations une grande quantité de voix intéressantes qui, dans leur concurrence, engendrent une forme de progrès sélectif. Mais comme il dit : « La commission Nobel a de nos jours bien du mal à choisir ». Mais, si tous les loups deviennent dominants, la meute ne fonctionne plus.

Dans un quasi-oxymore, Christian de Duve nous parle « d'égoïsme de groupe ». On imagine aisément qu'une société basée sur ce paradoxe est condamnée à mourir. Dans les modestes recherches historiques qui m'occupent fort pour le moment, j'en trouve une illustration dans l'esprit « Völkisch » qui est une des origines du nazisme (Les racines intellectuelles du Troisième Reich – George L. Mosse). L'individu ne s'accomplit qu'au travers du Volk qui le relie au cosmos. Ce Volk, qui se traduit mal par « Peuple », est donc un groupe qui permet l'accomplissement de l'individu, un groupe égotique en quelque sorte, ce qui rejoint le quasi-oxymore forgé par Christian de Duve. Nous connaissons l'échec désastreux auquel a mené cette idéologie, mais reconnaissons que toute autre idéologie qui favorise soit l'individu (libéralisme), soit le groupe, quelque soit sa taille (socialisme), aboutit aussi à un désastre que nous vérifions maintenant. L'impasse semble donc faite sur le genre humain.

Au début de l'émission, on présente quelques originaux passionnés comme Pierre Courtois. Une des choses qu'il a dites m'a fort frappée en tant qu'informaticien, il présentait un séquenceur de cellules (et non de génomes comme l'a cru d'abord la présentatrice). L'appareil se présentait évidemment comme un ordinateur ordinaire, la puissance étant dans le logiciel et certainement pas dans les dimensions de la machine. Or, dans le laboratoire du chercheur enthousiaste, se trouve une photo datant des années cinquante, montrant Christian de Duve près d'un microscope électronique ayant presque la taille d'un télescope. Un long tube blanc, au diamètre impressionnant, hérissé de toute sorte d'excroissances métalliques, s'élève jusqu'au plafond. Pierre Courtois dit alors : « Cet appareil était beaucoup plus lent mais beaucoup plus puissant que celui dont on dispose aujourd'hui. Il grossissait un million de fois. » Je subodore que l'optique actuelle est plus floue mais le logiciel qui interprète ce qu'elle donne à voir, l'interprète mieux, un peu comme ces myopes qui, devinant la forme des lettres, savent lire par un mécanisme cognitif de compensation. Il est donc possible de lire

plus vite sans bien distinguer les lettres. Une diminution de la puissance optique est donc largement compensée par un mécanisme algorithmique de discrimination plus rapide.

L'intelligence de Christian de Duve se lit assez bien sur ses traits. Il semble qu'à l'origine, il était indécis sur sa vocation et ne découvrit celle-ci que par hasard (je me méfie d'ailleurs des hommes qui croient s'être découvert une « vocation », c'est plutôt celle-ci qui vient à leur rencontre dans les dédales de la vie). Sa « vocation » était celle d'être intelligent. D'avoir un cerveau, d'être conscient et fier de son potentiel et de s'en servir d'une manière ou d'une autre. Ce point me paraît très important. Il fut ensuite happé par la recherche.

Dans les nombreuses répliques qui attestent la spiritualité de l'homme, je sélectionne celle-ci :

- Le prix Nobel c'est une loterie. Beaucoup de gens me répondent alors que je suis trop modeste, etc. (il regarde alors sa fille Aurélie qui a réalisé le film). Et tu sais combien je ne le suis pas. Je leur réponds alors : « C'est une loterie, mais dont le billet coûte très cher. »

Inutile de se faire l'interprète de l'évidence : la recherche implique d'immenses sacrifices qui ont, entre autres, un impact sur la vie de famille (avant de se marier, de Duve prévint sa future femme de ce qu'il avait une maîtresse : la recherche). Mais il y a d'autres interprétations complémentaires. Notamment : le billet coûte d'autant plus cher que le sacrifice correspondant n'est récompensé que pour une très petite minorité d'élus, beaucoup parmi les autres n'étant pas moins méritants.

Je me permettrai de terminer ce compte-rendu par une anecdote personnelle, puisque c'est mon père qui me la raconta, il y a plus de trente ans. Mon père rencontra dans l'avion Albert Claude, en filiation intellectuelle étroite avec Christian de Duve, puisque co-récipiendaire du prix Nobel de Médecine avec le précédent et George Emil Palade. Mon père, fumeur, demanda à son voisin si la fumée ne le dérangeait pas. Albert Claude répondit par la négative et enchaîna avec quelques considérations sur les risques de cancer entraînés par la cigarette. Il demanda à mon père depuis combien de temps il fumait. Selon le professeur, même si mon père arrêta de fumer, il serait trop tard pour échapper à la maladie, dans la mesure où ses cellules marquaient quelque prédisposition à la développer. En fonction du nombre d'années de consommation écoulées, la nocivité du tabac ferait son effet à la faveur d'une prédisposition ou même d'un « hasard », indépendamment de ce que mon père continuât de fumer ou non. Mon père n'est pas mort d'un cancer, mais, à quatre-vingts ans, d'un infarctus dans son lit. Toute l'horreur fut pour moi de l'y découvrir. Je dois encore préciser que dix ans plus tôt, il dut subir plusieurs pontages. Il est plus que probable que cela soit lié à la consommation de tabac. Je n'exclurai pas les tracasseries dus à un mélange d'incompétence et de rapacité bancaire et aux pertes qu'il a entraîné, diminuant sensiblement notre niveau de vie (toute diminution de vie rapproche de la mort). Je pense que les banques tuent plus que le tabac, à petit feu, sinon brusquement, avec la complicité de l'Etat qui nourrit particulièrement bien son cancer en mordant dans les tranches de salaires supérieurs.

Je ne veux toutefois pas terminer un compte-rendu d'émission aussi stimulante intellectuellement par une note amère.

La devise de Christian de Duve « comprendre, pour mieux guérir » me semble s'appliquer dans bien des domaines.

Daniel Pisters – 13 septembre 2012